

### ***sempre vivu ! : l'art du contre-pied...***

Cinq ans d'écriture du scénario, autant de montage financier, quarante jours de tournage, pour une heure et demie de film... Ainsi se résume la longue, cahotique et parfois douloureuse gestation du premier long métrage pour le cinéma de Robin Renucci. Un pari insensé tant Robin, pour sa première œuvre majeure de création qu'il a délibérément retardée jusqu'à la cinquantaine, a utilisé à merveille l'art du contre-pied. C'est bien simple, il n'a pratiquement rempli aucun des critères de réussite préconisés par l'industrie du cinéma : ni tête d'affiche, ni film de genre, ni sujet glamour. Au contraire, des acteurs amateurs pour moitié, un (sous)-titre à coucher dehors, le recours à l'unité de temps et de lieu et l'utilisation... de la langue corse. Tout simplement parce qu'il ne concevait pas de déroger à ses principes fondamentaux de fidélité à des personnes (les habitants de son village, sa famille théâtrale), à des lieux (la Corse) et à ses convictions.

Pas étonnant ainsi que *Sempre vivu !* (que l'on peut traduire par « toujours vivant » en corse et dans les langues latines) ressemble à ce point à son géniteur, tant à travers sa conception que sa tonalité, à la fois poétique, aérienne et pénétrante. Pour évoquer des thèmes aussi épais et graves que la relation

à la mort, la filiation, le délitement de la place du théâtre et de l'imaginaire, le danger aurait été de forcer le trait par un ton solennel ou moraliste. Au lieu de cela, le réalisateur a pris le parti de la dérision, parfois de l'autodérision (de lui-même, de la Corse), de la fantaisie, ici sur un registre Commedia dell'arte, là dans un baroque proche de Kusturica.

L'histoire est bien sûr elle aussi très inspirée de celle de Robin, du moins de son implication au sein de l'ARIA, même si la fiction a largement pris ses aises. Un village corse décide de construire un théâtre et, le matin où le ministre vient signer son acte de naissance, le président du syndicat intercommunal, sur qui repose le dossier, est victime d'une crise cardiaque. Branle-bas général chez les villageois qui pestent contre celui-ci, mort au pire moment, lui cherchent un remplaçant, révèlent leurs divisions et leurs rancœurs... Au su du président du syndicat intercommunal qui, en fin de compte pas si mort que ça, voit au fond de son coma se dérouler la comédie villageoise.

« L'idée de départ est de réaliser un film dans mon village, en Corse, là où j'ai appris à marcher, où j'ai ressenti mes premières pulsions sensorielles, éprouvé mes sens en éveil, par la nature, les odeurs, les couleurs. J'ai tourné devant le tombeau de ma famille, un acte pour moi extrêmement émouvant. Ce premier film est une synthèse de sensations et d'émotions. Je ne voulais pas forcément raconter mon histoire car de nombreux éléments sont en décalage avec ma propre histoire, je voulais plutôt ouvrir mon album de famille, celui de la Corse que j'aime, pas celle qu'on me montre et dans laquelle je ne me reconnais pas. Je voulais mettre à l'épreuve les gens de mon village dans la participation d'une écriture

pour le cinéma. J'ai eu envie de leur donner la parole dans le cadre d'un atelier d'écriture de trente jours que nous avons mené avec l'écrivain Ricardo Montserrat. À ce stade-là, je ne savais pas du tout ce que je ferais comme film et de toute manière, nous ne présentions pas cet atelier comme devant aboutir à la réalisation d'un scénario mais comme un lieu de formation et d'émancipation par l'écriture car beaucoup d'entre eux ne se sentaient pas capables d'écrire. C'était un endroit où l'on avait la liberté de dire ce que l'on a envie de dire, si possible sur la Corse. Il en est sorti l'idée de la frénésie d'un village qui découvre le théâtre puis celle de la mort d'un homme. « Avà hè mortu », disaient-ils, ce qui signifie « Maintenant il est mort ». À partir de ce matériau, avec Ricardo, nous avons commencé à écrire le scénario. Peu à peu, plusieurs autres scénaristes, Stéphane Gallet, Pierre Chausson, Jean-Louis Milesi, sont intervenus pour apporter de nouveaux éléments, puis l'architecture fut bâtie par Jean-Bernard Pouy, l'auteur de polars, celui du *Poulpe*, avec qui je cosigne le scénario. Je voulais vraiment qu'il s'agisse d'un travail collectif. J'oserai même dire que la monteuse, Lisa Pfeiffer, fait aussi partie de l'écriture car, selon moi, le montage est une écriture. On ne reconnaît jamais assez ce travail. »

« Tous les scénaristes ont beaucoup apporté à l'écriture et Jean-Bernard Pouy, lorsqu'il est arrivé, a su synthétiser de façon percutante en épousant l'imaginaire de Robin. Il avait pour lui d'avoir le recul que les autres scénaristes n'avaient plus, constate Alain Guesnier, le producteur. Tout dans ce film est empreint d'authenticité et d'honnêteté. À un moment donné, à force d'essayer les refus, nous avons imaginé faire appel à une distribution internationale afin

d'obtenir de nouvelles sources de financement et de monter une production plus classique. Nous étions sur Laura Morante pour l'Italie, Mario Adorf pour l'Allemagne et Mathieu Amalric pour la France. Heureusement que le distributeur et France Télévisions nous ont incité à conserver notre projet initial car l'ensemble est évidemment plus cohérent ainsi, indépendamment du talent des comédiens qui n'est pas en question. » Au final, la distribution du film n'a en effet rien d'hollywoodien. Hormis Wladimir Yordanoff, comédien confirmé des planches et des plateaux de cinéma sans toutefois être une star du grand écran, ne figurent que des inconnus du grand public : René Jauneau, Angèle Massei, Pierre Laplace, Elise Tielrooy, Nathalie Grandhomme, Sharmila Roy, Marina Moncade, Bruno Cadillon, Guy Cimino...

« Je m'en suis tenu à mes convictions. La première d'entre elles était de ne faire appel à aucune vedette mais aux gens du village qui tiennent le haut de l'affiche aux côtés de quelques comédiens professionnels que j'apprécie. Pendant toutes ces années où j'étais en train d'élaborer le scénario, je n'ai rien dit aux quatre mémés du village pour qui j'avais écrit des rôles, dont le personnage principal de Lélé pour Angèle Massei, quatre-vingt-trois ans. Je suis allé leur faire part de cette proposition quatre semaines avant le tournage<sup>2</sup> en croisant les doigts pour qu'elles acceptent. Qu'aurais-je fait si Angèle avait refusé ? C'est comme si je les mettais à l'eau sans qu'elles sachent nager. Je leur ai dit de ne pas s'inquiéter, que j'étais là avec une bouée. Elles sont tombées des nues mais pas une ne m'a

2. Il s'est déroulé du 3 octobre au 19 novembre 2005.

dit non. Elles m'ont accordé une confiance absolue, sans doute en raison du travail qu'on réalise ici depuis huit ans. Il n'y avait chez elle pas l'ombre d'un doute qu'elles allaient jouer dans un film et que, pour cela, elles allaient devoir apprendre un texte. Leur accord m'a vraiment bouleversé. Là, je me suis dit que j'étais dans le vrai.

J'ai tout naturellement confié l'autre personnage principal du film à René Jauneau, celui qui m'a permis de goûter au théâtre en me recevant dans son stage de réalisation à Valréas lorsque j'avais seize ans. Il y avait pour moi une cohérence dans cette démarche. J'ai fait appel à d'autres villageois, comme Jacques Luiggi, un vieux monsieur qui tient un snack en haut de Pioggiola. Il n'avait jamais joué et n'a eu aucune hésitation quand je lui ai proposé le rôle de Bernabeu, pourtant lourd en texte. « Si tu penses que je dois le faire, je vais le faire », m'a-t-il répondu. Quelle satisfaction ! J'avais aussi très à cœur à travailler pour la musique avec un compositeur corse, Pierre Gambini, qui a fonctionné en parfait binôme avec Bruno Coulais pour les arrangements. Ça non plus, ce n'était pas gagné !

Pour mon premier film, après avoir attendu si longtemps avant de franchir le pas, il m'était impossible de ne pas être complètement sincère, honnête, rigoureux. Peut-être comporte-t-il des erreurs, je doute énormément de sa qualité finale, peut-être suis-je à contre-courant mais au moins ce film correspond à ce que je suis, à une fidélité à un territoire, à des femmes et à des hommes, à des pensées. Cela ne peut sans doute pas être diffusé sur TF1 ou sur France 2 à 20 h 30 car j'ai multiplié les handicaps : outre le fait qu'il n'y a pas de vedette, c'est un film en langue corse qui parle du théâtre, de l'éducation populaire, de la mort et de la vie, de la renaissance,

avec un récit complexe sur la mort d'un homme dans le coma. J'ai volontairement imposé l'unité de temps (une journée) et de lieu (un village corse). François Truffaut que je n'ai pas connu mais que j'ai beaucoup lu et à propos duquel j'ai joué un spectacle à partir de sa correspondance, disait que l'unité de temps et de lieu était une gageure et une difficulté au cinéma. Il l'a employé dans *Le Dernier métro* et dans *La Femme d'à côté*. Une difficulté mais en même temps, une richesse. Alors que l'atelier d'écriture avait débouché sur une pièce de théâtre noire, sombre, autour des rituels de la mort, j'ai voulu que le film soit baroque car la Corse est théâtrale et baroque, mêlant profane et sacré, dorures, fastes, maquis épineux et bouses de vache... »

Jamais aussi à l'aise que sur son espace de travail, Robin Renucci a mené sa barque comme il l'entendait pendant les quarante jours de tournage, dans une atmosphère étonnamment détendue pour un plateau de cinéma, parvenant à faire l'unanimité aussi bien au sein de son équipe de tournage que de ses comédiens et des quelques centaines de figurants contraints de patienter des nuits entières dans le froid automnal. « C'est un vrai directeur d'acteurs qui sait ce qu'il veut, qui est capable d'amener les gens où il veut les emmener, explique son agent, Danielle Peccoux. Je ne l'ai jamais vu avoir un mouvement d'humeur sur un tournage. S'il n'est pas d'accord avec quelqu'un, il aura une explication très calme avec. » Wladimir Yordanoff confirme : « Il est très ouvert aux propositions que nous pouvons lui formuler mais il sait dire non, un non neutre sur un plan passionnel. Robin est à la fois un gentleman farmer et un humaniste doué d'une attention extrême à l'autre. Tout ce qu'il entreprend se fait dans la douceur. Je ne l'ai

entendu gueuler qu'une fois sur le tournage. » Croyant bien le connaître, Stéphane Gallet a encore été subjugué par le stoïcisme de son ami réalisateur : « Il est comme un capitaine au milieu de la tempête : il sait prendre les bonnes décisions avec douceur et calme... Même dans les moments les plus chauds, quand le temps nous manque, il peut très bien saluer un voisin qui passe pour lui montrer la séquence précédente sur sa caméra. Robin, c'est le Dalai-Lama ! »

« Une semaine avant le tournage, nous avons dû changer de lieu face au refus du propriétaire de la maison où nous devons tourner à Pioggiola, pour des raisons financières. Mon producteur était fou : tout était organisé depuis des mois pour que nous tournions à cet endroit. Je suis allé sur le tombeau de mes grands-parents – c'est mon côté mystique – et je leur ai demandé de décider de la suite car je me retrouvais dans un sacré pétrin. J'ai alors vu Pierre Colombani, un vieux monsieur, sur le seuil de sa porte, je lui ai expliqué la situation et il m'a dit : « Tu veux que je te montre ma maison ? » Résultat : on a tourné le film là, au pied de la tombe de mes ancêtres. Le tournage s'est déroulé dans des conditions optimales sous un ciel clément, respectant scrupuleusement l'unité de temps que nous nous étions fixés. En cette période de mutation, on aurait dit que la nature s'était arrêtée. Ensuite, je pense que tout le monde était heureux d'être là. Mes quatre mémés ont été ingérables, je devais être sans cesse avec mon épuisette pour les repêcher et les recadrer mais elles m'ont procuré un plaisir énorme.

Le rôle d'un réalisateur est d'être le chef d'orchestre. Le temps d'un film, on te donne la baguette. Il faut mériter la confiance de tous. Je n'ai pas voulu jouer car pour garder

un œil vif, neuf, il fallait que je puisse orchestrer, être à l'écoute, ne pas avoir à me concentrer sur le fait de me mettre à l'image. Il ne servait à rien en outre que mon petit nom figure sur l'affiche en tant qu'acteur. L'équipe a suivi de façon très généreuse. Ce fut vraiment de l'ordre de la jubilation. »

Produit par Agora Films, le film est à classer parmi les petits budgets du cinéma français, d'environ trois millions d'euros. Le montage financier a été long et semé d'embûches. Alain Guesnier, l'émérite producteur, raconte : « Depuis 2001, lorsque Robin est venu me voir, je ne compte plus le nombre de fois où nous nous sommes fait refouler. Quatre fois à l'avance sur recettes, ce qui ne nous a évidemment donné aucune garantie de pouvoir sortir le film un jour. Nous avons initialement obtenu l'aide de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et celle de la Collectivité corse ainsi qu'une participation faible de Canal+ (400 000 euros). C'était insuffisant, surtout que les accords ne couraient que sur une année. Sans avance sur recettes et sans distributeur (je les ai tous rencontrés, me suis roulé par terre pour les convaincre, ils ont tous refusé) et après quatre années de recherche de financements, nous étions tout près de jeter l'éponge le week-end du 15 août 2005. Puis tout s'est débloqué grâce à l'arrivée de Patrick de Carolis à la direction de France Télévisions qui nous a avoué que les difficultés que nous rencontrions sur un projet très ancré sur un territoire et sur une culture étaient exactement les mêmes qu'il rencontrait auparavant avec son émission *Des racines et des ailes*. Il a donc imposé le financement de France 3 alors que la chaîne ne soutenait pas le film. Puis nous avons obtenu l'accord pour la distribution de Bac Films et Jean Labadie sur le même

principe d'un projet qui part du particulier pour parler de l'universel et, par conséquent, sur le casting corse désiré par Robin. Malheureusement, depuis, Bac Films nous a lâchés. À quelques semaines de la sortie du film, nous n'avons toujours pas de distributeur, ni l'argent pour le boucler mais nous allons le sortir car maintenant, nous croyons tous à ce film. Ce que nous avons vécu pendant le tournage, je ne me souviens pas l'avoir souvent connu avant. C'est comme si nous avions tourné sur un bateau avec aucune liaison de téléphone portable, pas d'hôtel, un seul restaurant qui ne pouvait contenir l'ensemble de l'équipe de tournage. Et j'ai vu à la fin du tournage les gens se quitter en pleurs. Ce ne fut que du bonheur. Nous sommes tous persuadés avoir vécu quelque chose de rare et de qualité. Essentiellement grâce à Robin qui, avec son extrême générosité, sait donner sa place à tout le monde, aussi bien aux maquilleurs qu'aux costumières ou aux mémés corses qu'il a fait jouer. Comment voulez-vous ne pas tout donner pour défendre ce film ? »

La reconnaissance est forcément mutuelle tant les deux hommes, le réalisateur et le producteur, ont traversé cette période de montage financier dans cette douleur qui resserre les liens d'amitié : « Alain Guesnier est courageux de m'avoir maintenu sa confiance car il aurait pu maintes fois lâcher prise. Mes partis pris étaient difficiles à imposer auprès des financeurs mais il m'a toujours suivi. Le choix de la langue corse fut l'un des pavés dans la mare, comme le fait de refuser des comédiens plus connus. Et que n'a-t-on pas entendu non plus sur le titre, *Qui a dit que nous étions morts* ? dont beaucoup sont encore réfractaires. Nous l'avons conservé comme sous-titre de *Sempre vivu* ! Certains ont accepté de signer

à condition de changer le titre. Si le film rencontre le public, je serai heureux pour mon producteur qui serait récompensé des risques qu'il a pris. J'espère que cela peut donner envie à d'autres metteurs en scène de s'engager dans le film dont ils rêvent, de ne pas céder au formatage actuel, de ne pas hésiter à se lancer dans des films sur la société ou dans des films politiques, pour contrebalancer les sirops qu'on nous propose sur des sujets et des personnages très immatures, à l'image de certains programmes télé. D'ailleurs, ces films viennent souvent de la bande de la télé. »

De nombreuses incertitudes demeurent sur la sortie du film, à commencer par la date, vraisemblablement lors du second semestre 2006. Pour quel destin ? Wladimir Yordanoff a son idée : « Soit c'est un film génial, soit c'est complètement absurde. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne ressemble à aucun autre, qu'il n'a aucune filiation. Robin a tellement mis de sa personne dans le scénario et d'acharnement pour que ce film se réalise, finalement sans grands moyens, que je souhaite vraiment qu'il rencontre son public. »